Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 67 (1975)
Heft: 12

Artikel: Herman Greulich (1842-1925)
Autor: Mattmüller, Markus
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-385801

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Organe mensuel de l'Union syndicale suisse

Revue syndicale suisse

N° 12 Décembre 1975 67e année

Herman Greulich (1842–1925)

Par Markus Mattmüller

L'évocation d'un homme disparu depuis cinquante ans a-t-elle encore un sens? Ceux qui l'ont connu ne sont plus qu'une poignée. Certes, le rappel des temps héroïques du mouvement ouvrier nous émeut encore. Mais est-il raisonnable de céder à la nostalgie d'une époque révolue alors que nous sommes confrontés avec tant de problèmes nouveaux et difficiles?

Oui, la réflexion sur cette phase de l'histoire de notre mouvement a un sens: non seulement parce qu'elle est propre à fortifier notre courage, mais aussi parce que seuls peuvent bien maîtriser l'avenir ceux qui connaissent le passé, les expériences des hommes qui ne sont plus, leurs idées aussi. Cet héritage n'est pas mort; il exerce une influence sur nos comportements – et sur le devenir de la société. Enfin, un regard en arrière aide à mieux comprendre les raisons pour lesquelles un socialisme démocratique conserve chez nous ses chances, les raisons aussi que nous avons de juger solides les fondements d'une politique sociale reposant sur la loi et le contrat.

Si nous limitons notre propos à Herman Greulich, ce n'est pas parce que nous cédons à la tentation du culte de la personne. Tout simplement, nous connaissons mieux sa vie, sa pensée et son activité que celles d'autres de ses compagnons de lutte; de surcroît, il a été mêlé directement à une très longue période de l'histoire de notre mouvement, avec ses succès, ses revers et ses expériences. Il l'incarne. Greulich est un homme-témoin.

Cet ouvrier relieur, né à Breslau, est venu en Suisse à l'âge de vingt-trois ans. C'était en 1865. Il n'y avait encore dans notre pays ni syndicat de relieurs, ni union syndicale, ni parti ouvrier. A Zurich, le salaire hebdomadaire d'un typographe était de 22 fr.; le gain d'un relieur était encore moindre. Mais un kilo de pain bis coûtait déjà 33 centimes et un kilo de beurre 1 fr. 90. La journée de travail était de plus de douze heures. Seul le canton de Glaris avait promulgué une loi sur le travail dans les fabriques. Les travailleurs suisses avaient le droit de vote; mais ils n'en faisaient guère usage. En revanche, les ouvriers allemands, nombreux mais actifs, étaient des ilotes sans droits. Dans le canton de Zurich, le Grand conseil faisait

les lois que lui dictait un Alfred Escher. Le droit d'initiative et de référendum n'existait pas encore. Le peuple n'avait aucune possibilité d'intervenir. Dans les parlements des autres cantons, les travailleurs n'étaient pas davantage représentés. Ils n'avaient aucun mandataire à l'Assemblée fédérale. A Zurich, seule existait une organisation de typographes. La Société du Grutli n'avait pas encore découvert sa vocation ouvrière. L'unique groupement ouvert à Greulich était la société ouvrière allemande «Eintracht» (Concorde). Le jeune relieur – que ses années de compagnonnage en Allemagne avaient rendu attentif au sort du prolétariat – s'y affilia dès son arrivée.

A sa mort, survenue en 1925 à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Greulich avait été le témoin et l'acteur de soixante ans d'histoire helvétique. Il était citoyen suisse depuis cinquante ans. Il avait été longtemps membre du Grand conseil zurichois. Il avait siégé vingt ans au Conseil national. L'Union syndicale existait depuis 45 ans et comptait 180 000 membres. La Fédération des relieurs, fondée en 1889, groupait 1156 adhérents. Leur gain moyen était de 74 fr. environ par semaine. Le kilo de pain coûtait 41 centimes et le kilo de beurre 6 fr. 45. En dépit de la crise économique du début des années vingt, les conditions d'existence des travailleurs s'étaient sensiblement améliorées. Les trois partis ouvriers – le PSS, le PC et la Société du Grutli – totalisaient ensemble quelque 50 000 membres. Au Conseil national, où Greulich, doyen de l'assemblée, avait encore ouvert la nouvelle législature, siégeaient 46 représentants des travailleurs. L'institution de la représentation proportionnelle, quelques années auparavant, leur avait largement ouvert les portes du Parlement. Les travailleurs étaient devenus une puissance politique avec laquelle il fallait compter. Sur les plans de la Confédération et des cantons, l'initiative et le référendum les mettaient en mesure d'exercer une plus forte influence sur le cours des choses. La Suisse de 1925, bien qu'elle fût encore loin d'être celle que voulait le mouvement ouvrier, n'était plus celle de la jeunesse de Greulich...

Le pays s'était incontestablement transformé. Loin de nous l'idée d'en attribuer le principal mérite à Greulich. Mais si nous rendons ici un hommage particulier à ce grand homme, c'est parce qu'on tend aujourd'hui à considérer le rôle de l'individu dans l'histoire pour moins déterminant que ne le tenaient les générations antérieures. Peut-être est-ce justifié, et cela tout particulièrement dans l'optique du mouvement ouvrier dont le devenir – comme l'a dit Ernest Nobs – est inconcevable sans le dévouement et les sacrifices de milliers et de milliers de militants anonymes, dont nous ne savons plus rien, ou peu de chose. Mais quand nous évoquons la vie de Greulich, sa foi d'apôtre, la constance de son action, c'est à cette foule de combattants inconnus – qui étaient confrontés avec les mêmes réalités, les mêmes difficultés que lui, qui partageaient les mêmes espé-

rances – que nous rendons hommage. N'oublions pas que Greulich, à la différence de nombre d'autres socialistes et syndicalistes de la première heure, a été un ouvrier. Albert Steck, le fondateur du parti socialiste était juriste; Howard Eugster-Züst, l'organisateur des tisserands et brodeurs à domicile, et Paul Brandt, qui a groupé le premier les cheminots, étaient pasteurs. Pierre Coullery, l'âme du mouvement ouvrier dans le Jura, était médecin. Parmi les sept premiers représentants des travailleurs qui sont entrés au Conseil national en 1902, les intellectuels l'emportaient: Studer, Scherrer et Brüstlein étaient juristes et Brandt théologien; Gschwind avait été ouvrier mais, au moment de son élection, il était depuis longtemps propriétaire d'une petite entreprise prospère. Vogelsanger, autrefois jardinier, était rédacteur d'un journal socialiste. Greulich reste donc le type du militant véritablement issu de la classe ouvrière. C'est pourquoi sa vie nous paraît refléter mieux qu'une autre, de manière plus exemplaire, le devenir de la promotion du prolétariat.

C'est avant tout dans le cadre du syndicalisme que la personnalité de Greulich s'est affirmée. C'est d'ailleurs naturel parce qu'il était la seule institution offrant un champ d'action à un étranger. On peut qualifier d'organisation syndicale la section zurichoise de la Ire Internationale, où Greulich a fait ses premières armes. Elle a joué un rôle important par l'assistance qu'elle accordait aux grévistes d'autres pays. En outre, la notion de syndicat – par l'idée de solidarité qu'elle éveillait – était la seule qui touchât directement les travailleurs. Celle de parti était encore trop abstraite. On sait trop peu des premières activités syndicales de Greulich. Mais on peut les tenir pour décisives. Si Genève, sous l'impulsion de Johann Philipp Becker, est devenue l'âme de la Ire Internationale, si les premières grandes grèves ont éclaté dans cette ville et à Bâle, c'est à Zurich que le jeune mouvement syndical et sa presse se sont développés avec le plus de vigueur. Cette évolution est due avant tout à l'énergie, aux talents d'organisateur et de publiciste de Greulich, à la force persuasive qui émanait de lui. C'était un entraîneur d'hommes. Ecoutons-le: «Je cherchais le contact avec des travailleurs de divers métiers pour discuter avec eux des problèmes de recrutement et pour les inciter à se joindre à nous. J'assistais à leurs assemblées, à celles des caisses de maladie notamment; je leur exposais la nécessité de la solidarité et de l'organisation; parfois les ouvriers étaient sourds à mon appel, parfois aussi ils menaçaient de m'expulser de la salle. On ne pouvait proposer que de faibles cotisations: guère plus de 20 centimes par mois! Je faisais, le plus souvent à pied, des randonnées de recrutement. Les rapports entre les collègues d'alors étaient fraternels. On partageait le pain et la couche... Pourtant, en dépit de notre foi et de notre enthousiasme, les effectifs n'augmentaient que lentement.» Cela se passait trois

ans après l'arrivée de Greulich en Suisse. Mais jusque dans la dernière semaine de sa vie, en 1925, il a été un apôtre ambulant du mouvement ouvrier; le jour de sa mort il était attendu par les travailleurs du textile à Rorbas. Plusieurs conférences figuraient chaque semaine à son programme. Le samedi et le dimanche, il présidait une ou deux assemblées de propagande. C'est ainsi que Greulich – et d'autres avec lui – ont construit pierre à pierre, pendant leurs maigres loisirs, le mouvement ouvrier. Ce n'est que bien plus tard que celui-ci a pu payer des permanents.

Tout cela donne une idée du climat dans lequel nos organisations sont nées et se sont développées. Ce climat a été marqué par Greulich, qui avait le don des contacts humains et qui parlait une langue familière aux travailleurs. Avec sa fiancée, Johanna Kaufmann, il avait appris rapidement le zurichois – et assez bien le français. A la fin de sa vie, il passait pour l'un de ceux qui s'exprimaient dans le dialecte le plus pur. Son discours était précis et toujours plein de substance. Sa passion pour la statistique – qui lui a permis d'entrer au service de l'Etat pour subsister dans les années difficiles – témoigne bien de son souci du détail et de sa volonté d'objectivité. Mais Greulich n'était pas sec pour autant; il savait tout ensemble parler à la raison et toucher les cœurs, diffuser le savoir et animer l'espérance et l'idéalisme. Il aimait d'ailleurs ces deux mots. A mon avis, cet heureux mariage de la précision dans les termes, du réalisme et d'une vision large, parfois prophétique des choses me paraît avoir une parenté avec le travail précis et créateur du relieur. Les articles et les autres écrits de Greulich – qui se sont succédé selon un éventail allant du commentaire statistique à la poésie – témoignent d'ailleurs bien de ces qualités. Il serait souhaitable d'en tirer à tout le moins une partie de l'oubli parce qu'ils éclairent vivement ce qu'était le mouvement ouvrier suisse des temps héroïques: sa lutte quotidienne, terre à terre, difficile mais poursuivie sous l'impulsion de l'idéal et de la générosité.

Ce qui frappe, quand on se replonge dans l'histoire de ces temps, c'est la constante dans l'action, la persévérance courageuse des pionniers – qui ne se sont jamais laissé abattre par l'adversité et les revers. A cet égard, Greulich est exemplaire. En 1869, il avait déjà fondé, avec ses amis, une demi-douzaine de syndicats: de tailleurs, de métallurgistes, de teinturiers, de relieurs, de cordonniers, de charpentiers. Ils ont presque tous disparu dans la tourmente de la crise des années septante. En 1880, 61 seulement des 180 sections qu'avait groupées l'Union ouvrière suisse subsistaient. A ces difficultés s'ajoutaient celles de la lutte conduite par les anarchistes. Alors que la crise et les affrontements idéologiques atteignaient leur point culminant, l'Union ouvrière s'est dissoute, en novembre 1880. Cette décision a porté un coup mortel au journal la «Tagwacht» qu'avait fondé et que rédigeait Greulich. Ce moment a été le plus dramatique

de sa vie. D'autres auraient jeté le manche après la cognée. Pas lui. Ses derniers articles de la «Tagwacht» – coiffés d'un titre dont l'humour est intraduisible (à peu près: «Lettres d'Henri Tenace, de Petrolikon, à son ami Conrad Lefaiblard de Miserville») – témoignent du courage de ceux qui ne cèdent pas et qui toujours recommencent. A cette époque critique de sa vie, Greulich a cherché un emploi de relieur. Mais aucun patron ne voulait engager ce meneur des «rouges». Son activité au sein de l'Union ouvrière l'avait déjà acculé à une situation semblable. La Coopérative de consommation l'a alors embauché pour rôtir son café. Le travail était dur. Mais pendant ses loisirs, il a achevé une ample étude consacrée au socialiste français Fourier et publié divers travaux statistiques. C'est leur qualité qui lui a valu d'être nommé statisticien cantonal.
Une nouvelle étape de sa vie commençait. Herman, Johanna et leurs sept enfants avaient cessé d'affronter l'existence précaire et angoissée de tant de militants d'alors. Parallèlement plusieurs d'entre eux, autodidactes qui avaient acquis de solides connaissances, s'étaient fait comme Greulich, une place au soleil. La société qu'ils combattaient avait néanmoins fini par reconnaître leurs mérites. Il y aurait beaucoup à dire sur leur culture. Leurs intérêts ne se limitaient pas aux théories économiques et sociales. Greulich jouait du piano et du violon, faisait des vers; il était membre d'un groupe de théâtre ouvrier, d'un chœur mixte. Il prenait une part active au développement d'une culture ouvrière. L'effort accompli par ces hommes pour élargir leur horizon et celui des autres est aussi extraordinaire qu'admirable si l'on songe au peu de loisirs dont ils disposaient et au poids de leurs soucis matériels. J'ai moi-même rencontré des travailleurs de cette génération. L'ampleur de leurs connaissances économiques, juridiques ou générales imposait le respect.
Pas un moment, ces pionniers du mouvement syndical ne se sont reposés sur leurs lauriers. Ils étaient constamment sur la brèche. Evoquons ici la dernière semaine de l'existence de Greulich, alors âgé de quatre-vingt-trois ans: le lundi il expose encore la situation des travailleurs du textile devant le Grand conseil; le mercredi, il assiste à Lucerne à une séance du conseil d'administration de la Caisse nationale suisse d'assurance en cas d'accidents, dont il a été l'un des promoteurs; le vendredi, il est à Berne pour une séance du comité de l'Union syndicale; le samedi, il anime un cours de l'Union ouvrière d'Oerlikon et le dimanche, il le consacre aux travailleurs du textile de l'Argovie. Il est mort en plein combat...
Et pourtant, cet homme, qui est entré dans l'histoire de notre pays, n'était pas né Suisse. Alors qu'une vague de xénophobie a déferlé chez nous, il est nécessaire de rappeler ce que la Confédération moderne, et tout particulièrement le mouvement ouvrier, doivent aux hommes venus d'ailleurs: aux quarante-huitards d'Allemagne et de France, aux réfugiés italiens, aux proscrits de la Commune à l'intelli-

gentsia russe, puis, au cours des années trente de notre siècle, aux antifascistes italiens, aux émigrés allemands... Certes, Greulich s'est parfois entendu reprocher son origine. Il répondait «Quel mérite personnel avez-vous à être Suisse? Avez-vous fait ce qu'il faut pour mériter de l'être? Si oui, c'est bien. Pour ce qui me concerne, c'est moi qui ai décidé d'être Suisse». Comme le rappelle Ernest Nobs, c'est de propos délibéré que Greulich est venu chez nous. Il espérait y trouver un système, un climat politiques répondant à son idéal. Très vite, il a rejoint les rangs de ceux qui luttaient pour faire de cette démocratie une démocratie du peuple. Il a participé avec son mentor et ami Karl Bürkli, à la lutte contre le régime conservateur d'Escher. En 1869, le canton de Zurich s'est donné la constitution la plus moderne et la plus démocratique de l'Europe d'alors. Greulich pouvait se considérer avec raison comme l'un des pionniers de cette révolution pacifique. Plus tard, au Conseil national, il a poursuivi la lutte pour élargir les droits démocratiques du peuple suisse tout entier. La première fois qu'il a rempli, devenu citoyen suisse, son devoir civique, c'était pour voter en faveur de la loi fédérale de 1877 sur le travail dans les fabriques, cette loi qu'il avait défendue plus vigoureusement que tout autre dans la «Tagwacht». Vraiment, il serait nécessaire d'écrire un jour l'histoire de la contribution de tant d'hommes venus d'ailleurs au développement de nos institutions politiques et sociales.

Quant à moi, j'ai toujours été frappé par l'intuition dont les syndicalistes et socialistes allemands venus chez nous ont fait preuve à l'égard de nos institutions. Elle s'est manifestée de manière particulièrement vive à des moments critiques de notre histoire – avant tout au cours de la première guerre mondiale. Greulich a alors ressenti douloureusement l'éclatement de l'Internationale socialiste. Il a tout entrepris pour la reconstruire. Il n'a cessé de conjurer les travailleurs suisses – alors que le peuple était divisé – de sauvegarder à tout prix leur unité. Dressé contre les fanatiques, il a prêché la réconciliation entre les peuples. Soucieux du maintien de l'indépendance du pays, il a combattu, au long de toute la guerre, les antimilitaristes au sein du PSS et rejeté la résolution du congrès de Berne qui s'opposait au vote de nouveaux crédits militaires. Greulich, conseiller national, les a votés. Il a été réélu. Au fil des évocations, rappelons qu'à cette époque, le «Volksrecht» de Zurich avait refusé de publier une virulente attaque de Lénine contre Greulich. Il avait «découvert» que le secrétariat ouvrier était subventionné par la Confédération (ce subside était versé au titre de travaux statistiques) et il en avait conclu que Greulich était... un agent acheté par la bourgeoisie. Cela pour rappeler que les attaques de l'aile gauchiste n'étaient pas épargnées au vieux lutteur. Elles ont été particulièrement virulentes lors du vote qui devait décider de l'affiliation à la IIIe Internationale. L'organe du PS zurichois lui étant fermé,

il a dû alors s'exprimer par le canal de la «Volksstimme» de St-Gall. Mais si Greulich a défendu avec vigueur ses conceptions, il s'est soumis aux décisions contre lesquelles il avait mis en garde. Quand la grève générale a été déclenchée, contre son avis, il a participé sans réserve à la lutte. Le discours mémorable qu'il a prononcé le 12 novembre 1918 lors de la réunion extraordinaire des Chambres fédérales est un vibrant plaidoyer pour les travailleurs et leurs droits.

Greulich, soucieux de maintenir ouverte la voie d'un développement pacifique de la démocratie et conscient de la fragilité du pays au sein d'une Europe déchirée, redoutait que les passions soulevées par la question militaire, la grève générale, l'adhésion au Komintern n'engagent les masses travailleuses des villes à céder à l'illusion de croire que l'heure de l'Etat prolétarien avait sonné. Greulich, qui parcourait en tous sens les régions où le mouvement ouvrier ne comptait que quelques poignées d'adhérents, savait les privilèges fortement cimentés et solides les bastions qui les défendaient. Evidemment, ceux qui se laissaient griser par les grands mots, qui croyaient entendre l'appel de l'histoire allaient disant que le patriarche était dépassé par les événements et qu'il n'était plus qu'un vieil homme résigné. Le cours des choses a montré qu'ils connaissaient moins bien le pays que le relieur de Breslau. Non, Greulich n'a jamais cédé à la résignation, il n'a jamais jeté le manche après la cognée: il avait simplement gardé une vue claire des réalités.

La vie de Greulich est le reflet de soixante ans d'histoire nationale. D'une étude attentive de cette existence exemplaire se dégage un devenir helvétique vu dans une autre perspective: celle des hommes qui peinent, celle des hommes frustrés, de leur aspiration à une société plus juste, de leur volonté d'instaurer une démocratie qui garantisse à chacun sécurité et dignité. Cet éclairage nouveau met en lumière la lutte, le dévouement, les sacrifices, la solidarité fraternelle des innombrables militants dont les annales n'ont pas retenu les noms. Sans eux, Greulich n'aurait pas été Greulich, ni le mouvement syndical ne serait devenu ce qu'il est...

C'est à Bâle, la ville où nous sommes aujourd'hui réunis, que Greulich a peut-être connu les plus grands moments de sa vie: en 1869, il a participé ici à un congrès de la Ire Internationale; en 1912, il a présidé le congrès de la paix de la IIe Internationale qu'Aragon évoque dans les «Cloches de Bâle». A la suite de l'appel vibrant et passionné de Jaurès pour une paix universelle, Greulich a clôturé le congrès par un discours qui donnait une signification neuve au texte latin de la messe. Sa participation aux oratorios chantés par le chœur mixte de Zurich lui avait rendu le crédo familier. Ecoutons-le: «Le Crédo est la partie centrale de la messe; il prend fin par cette affirmation: «J'attends la résurrection des morts et la vie éternelle.» Ces mots apparaissent tout d'abord comme l'expression

d'un dogme. Seule la musique de Johann Sebastian Bach m'en a révélé le sens profond... Une voix est alors montée en moi: Mais c'est notre espérance! Ces millions de prolétaires encore à l'éctrà de notre mouvement et dont nous ressentons le poids comme paralysant, ces millions d'hommes, ce sont les morts appelés a la résurrection!... Nous luttons pour qu'ils rescussitent et entrent dans une vie digne d'être vécue. C'est notre conviction la plus profonde. C'est notre but dernier. C'est la grande espérance qui soutient notre foi et notre effort. Elle nous dit: Ils rescussiteront d'entre les morts et nous connaîtrons la vie meilleure qu'annoncent les temps qui viennent.»

Allocution prononcée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Herman Greulich par Markus Mattmüller, professeur à l'Université de Bâle, lors du congrès de l'Union syndicale suisse, réuni à Bâle du 20 au 22 novembre 1975,